Bernstein, Leon

Le terrorisme en Russie

Paris

1910

97-84198-22
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

Bernstein, Leon, 1875-
Le terrorisme en Russie. Paris, Société des amis du peuple russe, 1910.
29 p. (Société des amis du peuple russe. Publications périodiques. 17)

1. Russia - History - Nicholas II, 1894-1917. I. Société des amis du peuple russe et des peuples annexés.

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm   REDUCTION RATIO: 11:1   IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 9-25-97   INITIALS: PB

TRACKING # : 28134

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

LE TERRORISME EN RUSSIE

PAR

L. BERNSTEIN

Prix : fr. 0.50

N° 17 DES PUBLICATIONS PERIODIQUES

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU PEUPLE RUSSE

Rue de la Faisanderie, 89. Paris 16e

MARS 1910

En vente à la librairie Stock, 155, rue Saint-Honoré

EXTRAIT DES STATUTS

ARTICLE PREMIER. — La *Société des Amis du Peuple Russe et des Peuples annexés* a pour but de constituer un centre permanent d'informations exactes sur l'état des choses en Russie.

ART. 2. — Elle se propose d'employer comme moyen d'action les conférences, réunions, causeries, communications contrôlées et puisées aux sources autorisées.

ART. 3. — La Société comprend :

1° Des membres à vie ;
2° Des membres honoraires ;
3° Des membres effectifs ;
4° Des membres adhérents.

Les membres à vie doivent verser une somme unique de cent francs. Les membres honoraires versent annuellement une somme d'au moins vingt-cinq francs. Les membres effectifs, une somme d'au moins dix francs et les membres adhérents, une somme d'au moins un franc.

Les adhésions ne sont définitives qu'après la ratification du Comité de direction.

Tous les membres de la Société sont également appelés à participer à l'Assemblée générale . . . .

ART. 5. — La Société est administrée par un Comité de direction composé de dix-huit membres élus par l'Assemblée générale.

Les membres démissionnaires et décédés dans l'année sont remplacés par le Comité de direction.

Le Comité ainsi reconstitué est renouvelé par tiers annuellement.

Les membres sortants sont rééligibles.

LE COMITÉ CENTRAL :

Anatole FRANCE, de l'Académie française, *président*.
Mmes **MÉNARD-DORIAN ;**
Jean PSICHARI ;
A.-Emile ZOLA, *vice-présidentes*.
Ch. ANDLER, chargé de cours à la Sorbonne.
Docteur Auguste BROCA.
F. BRUNOT, professeur à la Sorbonne.
André CHEVRILLON.
Armand DAYOT, inspecteur des Beaux-Arts.
Mme **Camille FLAMMARION.**
Louis HAVET, de l'Institut.
Mme **Louis HAVET.**
J.-P. LANGLOIS, professeur à la Faculté de Médecine.
Octave MIRBEAU.
Jean PSICHARI, directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes.
Pierre QUILLARD.
G. SÉAILLES, professeur à la Faculté des lettres.
Ch. SEIGNOBOS, maître de conférences à la Faculté des lettres.
Mme **SÉVERINE.**
STEINLEN.

Secrétaire :
André MATER.

LE TERRORISME EN RUSSIE

PAR

L. BERNSTEIN

Prix : fr. 0.50

N° 17 DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DU PEUPLE RUSSE
Rue de la Faisanderie 89, Paris 16e

MARS 1910

En vente à la librairie Stock, 155, rue Saint-Honoré

EXTRAIT DES STATUTS

ARTICLE PREMIER. — La *Société des Amis du Peuple Russe et des Peuples annexés* a pour but de constituer un centre permanent d'informations exactes sur l'état des choses en Russie.

ART. 2. — Elle se propose d'employer comme moyen d'action les conférences, reunions, causeries, communications contrôlées et puisées aux sources autorisées.

ART. 3. — La Société comprend :
1º Des membres à vie ;
2º Des membres honoraires ;
3º Des membres effectifs ;
4º Des membres adhérents.

Les membres à vie doivent verser une somme unique de cent francs. Les membres honoraires versent annuellement une somme d'au moins vingt-cinq francs. Les membres effectifs, une somme d'au moins dix francs et les membres adhérents, une somme d'au moins un franc.

Les adhésions ne sont définitives qu'après la ratification du Comité de direction.

Tous les membres de la Société sont également appelés à participer à l'Assemblée générale . . . .

ART. 5. — La Société est administrée par un Comité de direction composé de dix-huit membres élus par l'Assemblée générale

Les membres démissionnaires et décédés dans l'année sont remplacés par le Comité de direction.

Le Comité ainsi reconstitué est renouvelé par tiers annuellement.

Les membres sortants sont rééligibles.

LE COMITÉ CENTRAL :

LE TERRORISME EN RUSSIE

PAR

L. BERNSTEIN

Prix : fr. 0.50

Nº 17 DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DU PEUPLE RUSSE
Rue de la Faisanderie, 89, Paris (16e)

MARS 1910

En vente à la librairie Stock, 155, rue Saint-Honoré

LE

TERRORISME EN RUSSIE

Le scandale retentissant de l'affaire Azeff où un terroriste, organisateur de multiples attentats, a été convaincu d'être au service de la police, ce scandale qui est encore dans la mémoire de tous et qui reste cependant un mystère malgré les nombreux détails rapportés par les journaux, a de nouveau attiré l'attention du monde entier sur le terrorisme russe, ce phénomène si étrange et tragique à la fois.

Par dizaines et par centaines, des jeunes gens, hommes et femmes, tous de l'âge où les idées généreuses prédominent, où le cœur est porté vers l'amour, où la vie n'apparaît qu'à travers la beauté du rêve, les révolutionnaires russes se font consciemment et délibérément assassins, assassins par devoir, par principe. Intellectuels pour la plupart, habitués à la méditation, ils ne vont pas à l'aveugle, mais réfléchissent, discutent, argumentent et n'acceptent l'idée de meurtre qu'après l'avoir justifiée devant leur propre conscience. Inspirés par une littérature qu'on considère avec raison comme la plus humanitaire et qui s'honore d'un nom comme celui de Tolstoï, ils acceptent cependant le meurtre comme un moyen d'action, comme un acte de devoir humain.

Le geste meurtrier acquiert dans leurs yeux la beauté de l'abnégation suprême et de l'héroïsme parfait. Hanté par l'idée de l'équité, ils tuent pour faire justice.

C'est avec enthousiasme aussi qu'ils acceptent le châtiment. Ils abandonnent famille, amis, amour pour se jeter au bras de la mort. La vie les attire, les appelle, ils entendent ses mélodies les plus attrayantes et ils s'en séparent avec un sentiment de satisfaction, presque de bonheur.

Quelle psychologie anormale ! D'où vient-elle ? Comment nait-elle ? Quel problème angoissant !

Loin de nous la prétention de le résoudre. Tout ce que nous désirons, c'est de contribuer, par ces notes très brèves sur le terrorisme russe, à l'étude de ce phénomène qu'on n'a jamais pu comprendre dans les pays de l'Occident.

Il ne s'agit pas ici de le justifier ou de le blâmer. Nous nous bornerons simplement à citer des documents et à rapporter des faits. Tout au plus nous permettrons-nous quelques rares et rapides observations personnelles.

La première organisation révolutionnaire qui avait adopté le terrorisme comme un moyen efficace dans la lutte politique, était la « Norodnaïa Volia » (Volonté du Peuple). Mais avant cette organisation il en existait une autre, la « Zemlia et Volia » (1877-1879), qui avait déjà admis dans son sein un groupe dit « désorganisateur ».

L'action de ce groupe, d'après le témoignage d'un militant de la « Zemlia et Volia » (Terre et Liberté), avait pour but : 1° La libération des camarades arrêtés ; 2° la défense contre l'arbitraire gouvernemental, et 3° la défense contre les traîtres.

Il était permis à ce groupe d'avoir recours même au meurtre. Le groupe désorganisateur avait, en somme, un caractère parfaitement terroriste. Mais la « Zemlia et Volia » n'admettait la terreur que, tout au plus, comme un moyen défensif, pour venger, par exemple, les camarades soumis à des peines humiliantes ou pour mettre hors d'état de nuire les agents provocateurs. Elle ne lui attribuait pas la valeur d'une véritable arme de lutte pour l'émancipation du pays.

D'une toute autre manière a été envisagée la terreur dans le programme de la « Narodnaïa Volia », bien que cette dernière organisation ait succédé immédiatement à la « Zemlia et Volia ». « L'action terroriste, disait ce programme, consiste dans la suppression des hommes du gouvernement les plus nuisibles, dans la défense du parti contre l'espionnage et dans le châtiment des actes les plus saillants de violence et d'arbitraire commis par le gouvernement et l'administration. Elle a pour but de compromettre le prestige de la force gouvernementale, de donner une preuve constante de la possibilité d'une lutte contre le gouvernement, de fortifier ainsi l'esprit révolutionnaire du peuple et sa foi dans le succès de la cause et, enfin, de former des cadres capables et habitués à la lutte. »

Plus loin, ce programme attribue à l'action terroriste une importance encore plus grande. En étudiant les chances d'une révolution en Russie et en supposant qu'aucune circonstance favorable pour la provoquer ne se produise, le Comité exécutif, qui a élaboré ce programme, déclare : « Le parti doit avoir assez de forces pour créer lui-même le moment favorable à l'action, pour commencer l'œuvre et l'achever. Une série d'attentats terroristes bien menés et supprimant à la fois dix ou quinze principaux personnages du gouvernement mettra ce dernier en désarroi, lui fera perdre l'unité d'action et excitera en même temps les masses populaires, c'est-à-dire amènera le moment propice pour l'attaque. »

Ainsi, dans le programme de la « Volonté du Peuple », c'est-à-dire un an après, la terreur est déjà reconnue comme un moyen offensif et acquiert une valeur presque créatrice.

La lutte terroriste, commencée en 1878 par le coup de feu tiré par Véra Zassoulitsch, sur le général Trepoff, devient de plus en plus intense. Les attentats se succèdent avec une rapidité effroyable. Bientôt les terroristes parviennent à frapper le grand coup : le 12 mars 1881 le tsar Alexandre II est tué.

Quelques jours plus tard, le Comité exécutif de la « Narodnaïa Volia », c'est-à-dire l'organisation qui avait accompli le meurtre du tsar, adressa, à son successeur, Alexandre III, une lettre où il dit au nouveau souverain : « Dès que le pouvoir cessera d'être arbitraire, dès qu'il prendra la ferme décision de réaliser les revendications de la conscience populaire, dès ce moment vous pouvez sans crainte renvoyer les mouchards qui déshonorent le gouvernement et mettre le feu aux potences qui dégradent le peuple. Le Comité exécutif cessera de lui-

même son action et les hommes organisés autour de lui se disperseront pour s'adonner au travail civilisateur pour le bien du peuple. *La lutte pacifique des idées remplacera la violence qui nous répugne plus qu'à vos serviteurs* et que nous ne pratiquons que parce que y étant forcés par la triste nécessité. »

Deux conditions, disait ensuite la lettre, étaient nécessaires « pour que le mouvement révolutionnaire cédât sa place à l'organisation pacifique » : Une amnistie générale pour tous les délits politiques et la convocation des représentants du peuple russe.

Que le gouvernement réalise ces conditions et le parti prenait l'engagement solennel « en face du pays et du monde entier de se soumettre d'une manière absolue à la décision de l'Assemblée nationale et de ne se permettre aucune opposition *violente* au gouvernement sanctionné par cette assemblée. »

Pour comprendre toute l'importance de cette lettre, il faut savoir qu'au moment de sa publication, la « Narodnaïa Volia » inspirait une inquiétude profonde au gouvernement et que dans les hautes sphères on n'était pas loin d'entrer en négociation avec cette organisation terroriste. A ce moment très grave, le parti qui a donné pour ainsi dire tant de preuves terroristes, a publiquement avoué son aversion pour le terrorisme qu'il n'admettait que comme une arme provisoire qu'il fallait rejeter aussitôt après l'établissement d'un régime représentatif.

Quelques mois plus tard, à propos de l'assassinat du président des Etats-Unis, James-Abraham Garfield, le même Comité exécutif fait une déclaration encore plus nette et plus énergique.

Exprimant à ce propos ses condoléances au peuple américain, il dit que « dans un pays où la liberté personnelle permet la lutte honnête des idées, où la volonté libre du peuple détermine non seulement la loi mais aussi la personnalité des hommes placés en tête du gouvernement, dans un tel pays l'assassinat politique employé comme moyen de lutte, est une manifestation du même esprit de despotisme que nous avons pour but de détruire en Russie. Le despotisme d'un homme ou d'un parti est également préjudiciable. La violence n'est justifiée que quand elle est dirigée contre la violence ».

***

Comment, dans quelle suite de faits et d'idées les révolutionnaires russes sont-ils arrivés au terrorisme qu'ils n'ont accepté, nous venons de le voir, qu'à contre cœur ?

« La répression atroce en a été la cause unique », dit dans ses mémoires un ancien militant de la « Narodnaïa Volia », Michel Popoff, qui est resté en détention cellulaire, dans la forteresse de Schlisselbourg, plus de vingt ans (1). D'après lui, c'est au gouvernement russe qu'appartient « l'honneur de figurer dans l'histoire du mouvement libérateur comme l'auteur unique du terrorisme. »

C'est là l'avis de la plupart des terroristes de cette époque, de tous ceux qui ont eux-mêmes vécu cette évolution.

Voici, par exemple, la déclaration faite devant le tribunal par un des chefs de la « Narodnaïa Volia », par Géliaboff, un des meurtriers d'Alexandre II : « Pour comprendre la forme de la lutte révolutionnaire employée actuellement par le parti, il faut s'en rapporter au passé de notre parti. Ce passé ne compte pas beaucoup d'années, mais il abonde en expériences. Souvenez-vous, Messieurs les juges, des procès politiques précédents, et vous verrez que les révolutionnaires russes n'agissaient pas toujours par le moyen des engins, qu'il y avait dans notre action une jeunesse radieuse, une jeunesse de rêve. Si elle n'existe plus, ce n'est pas de notre faute... Mon but personnel, le but de ma vie, était de servir la cause du peuple. Pendant longtemps, je travaillai dans ce but, n'employant que des moyens pacifiques. Mais après, j'ai été forcé de recourir à la violence. Par mes convictions, j'aurais abandonné cette forme de lutte violente, si seulement il avait été possible de mener une lutte pacifique, c'est-à-dire faire la propagande pacifique de ses idées et d'organiser pacifiquement ses partisans. »

Le co-accusé de Géliaboff, le chimiste du parti, Kibaltchitch, qui dirigeait le laboratoire des bombes, dit à peu près la même chose :

« Le but que je poursuivais avait un caractère civilisateur et socialiste. Je voulais relever le niveau intellectuel et moral de

(1) M. Popoff : *Mémoires d'un révolutionnaire.* (*Le Passé*, juillet 1907.)

la masse populaire et fortifier les instincts communalistes qui germent dans le peuple pour le pousser au socialisme. Mon arrestation m'en a empêché (1). Si les circonstances avaient pris une autre tournure, si les pouvoirs avaient eu une attitude en quelque sorte patriarcale à l'égard de l'action de notre parti, on n'aurait actuellement ni sang ni révolte. Nous tous, nous ne serions pas accusés actuellement de régicide... L'ingéniosité dont j'avais fait preuve en matière des explosifs, je l'aurais sans doute appliquée à apporter des améliorations dans l'agriculture... »

Dans son célèbre livre : *La Russie souterraine*, Stepniak-Kravtchinsky, un des premiers terroristes, fait un tableau saisissant de la répression gouvernementale qui, à son avis aussi, avait poussé les révolutionnaires au terrorisme. « Le gouvernement, dit-il, faisait tout ce qui dépendait de lui pour activer le procès de la transformation du rêveur d'hier en un homme d'action. Les arrestations se faisaient sur la moindre suspicion. Il suffisait d'une adresse, d'une lettre reçue d'un ami parti pour vivre au milieu du peuple, d'une déposition obtenue d'un enfant terrorisé, pour jeter un homme en prison et le faire languir pendant des années en détention cellulaire. Il suffit de rappeler que pendant les quatre années que dura l'instruction du procès dit des 193, le nombre de suicides, de cas de folie ou de mort avait atteint le chiffre formidable de soixante-quinze. La Cour spéciale, qui était une arme docile entre les mains du gouvernement, rendait des sentences d'une atrocité affreuse. Il condamnait à dix, douze et quinze années de travaux forcés pour quelque causerie révolutionnaire avec les ouvriers, pour la lecture ou pour le prêt d'un livre. Pour des choses qu'on fait tout librement dans n'importe quel pays de l'Occident, on condamnait chez nous tout comme pour un assassinat. Mais ne se contentant pas de ces atrocités, distribuées sous la forme légale, le gouvernement faisait encore augmenter les souffrances des détenus politiques par des prescriptions secrètes. On peut juger par le fait suivant à quel point était insupportable la situation

(1) Arrêté sous l'inculpation de propagande socialiste, Kibaltchitch avait passé *trois* années en détention *préventive*.

de ces détenus : à la prison centrale de Kharkoff, cette « maison d'épouvante », ils se sont plusieurs fois révoltés, n'ayant d'autre aspiration que de se faire assimiler aux détenus de droit commun. De temps en temps, par des voies que seuls les détenus peuvent découvrir, ces enterrés vivants faisaient parvenir au dehors quelques lettres griffonnées sur un bout de papier et qui racontaient les férocités abominables et insensées que leurs geôliers leur faisaient subir. Ces lettres se transmettaient de main en main, les nouvelles se colportaient de bouche en bouche, arrachant à tous des larmes de pitié et d'indignation et remplissant les cœurs les plus doux de haine, du désir de vengeance, de sang. »

Stepniak-Kravtchinsky explique ensuite comment le terrorisme, né d'un sentiment de vengeance, est entré plus tard dans la tactique du parti et a acquis l'importance d'une arme de lutte, d'un moyen d'émancipation.

« Les premiers actes sanglants eurent lieu une ou deux années avant le commencement de la terreur systématique. Ce n'était encore là que des faits isolés sans grande importance politique. Mais ils prouvaient clairement que les efforts du gouvernement commençaient déjà à porter leurs fruits... Engendrés par un sentiment de vengeance, les attentats étaient dirigés d'abord contre les ennemis les plus directs, contre les mouchards. On en avait tué une demi-douzaine dans les différentes villes de Russie.

» Mais il était évident que ces premiers essais devaient nécessairement aboutir à d'autres. Si l'on se risquait à tuer un espion, pourquoi donc laisser impuni le gendarme qui encourage son ignoble métier et qui profite de ses dénonciations pour opérer des arrestations? ou même le chef de la gendarmerie qui dirige tout? Il devait venir ensuite la pensée du tsar lui-même, dont le pouvoir fait agir toute cette horde. La logique des choses devait obliger les révolutionnaires à franchir l'un après l'autre tous ces degrés. Ils ne pouvaient pas ne pas les franchir, car il n'est pas dans le caractère russe, quelques défauts qu'il puisse avoir, de manquer du courage d'être conséquent jusqu'au bout. »

Le coup de feu de Véra Zassoulitsch, éclatant en janvier 1878, donna le signal aux révolutionnaires. Il fut le premier acte terroriste auquel on attribua une importance politique.

Qui était Véra Zassoulitsch, et qu'est-ce qui avait motivé son acte?

Jeune fille de dix-sept ans, Véra fit connaissance avec un révolutionnaire, Netchaeff, et lui permit de recevoir des lettres à son adresse. Arrêtée bientôt sur l'inculpation d'appartenir à une société secrète, elle fit deux années de détention préventive. Libérée sur une ordonnance de non-lieu, elle fut néanmoins déportée par ordre administratif. Au bout de quelque temps, ayant enfin recouvert sa liberté, elle vint à Saint-Pétersbourg, où elle apprend l'histoire du détenu politique Bogoliouboff, que le général Trepoff avait fait fustiger. Zassoulitsch, qui ne connaît ni Bogoliouboff, ni Trepoff, se décide à venger l'honneur de ceux dont le sort, malgré son jeune âge, lui était déjà connu. Elle se rend chez Trepoff et tire sur lui sans d'ailleurs lui faire grand mal.

Traduite devant la cour d'assises, elle est acquittée à la grande joie de toute la Russie consciente (1). Mais au moment où, entourée d'une foule enthousiasmée, elle sort du palais de justice, les gendarmes, sur l'ordre d'en haut, essaient de s'emparer d'elle. La foule proteste, une bagarre s'ensuit, pendant laquelle la jeune Zassoulitsch réussit à s'évader.

Tel est le point de départ du terrorisme russe.

* * *

La lutte terroriste est ainsi engagée aux applaudissements de la société russe. Dans le procès Zassoulitsch, c'est Trepoff qui, d'après son propre aveu, se sent être l'accusé. Le procureur général lui même est débordé par la sympathie dont est entourée la jeune fille, et il n'ose réclamer pour elle une condamnation trop sévère. C'est là un des phénomènes qu'il faut surtout prendre en considération quand on étudie le terrorisme russe.

Quelle que soit l'attitude des partis et de la société russe envers le terrorisme envisagé en tant qu'une arme de lutte pour l'émancipation, il est incontestable que presque tous les actes

(1) Depuis cet acquittement, les procès politiques ne sont plus soumis à la juridiction de la cour d'assises.

importants des terroristes, sauf le meurtre d'Alexandre II, furent accueillis, sinon avec joie, — comme ce fut le cas pour le meurtre de von Plehve, — au moins avec excuse et souvent avec approbation par presque toute la société russe. Quant aux auteurs de ces actes, ils lui inspiraient toujours de l'admiration.

N'est-il pas symptomatique à cet égard qu'un des meilleurs poètes russes, Polonsky, tout en étant un libéral très modéré, ait écrit des vers enthousiastes qui lui furent inspirés par le noble profil de Véra Zassoulitsch? Le grand romancier russe Tourgueneff qui, lui non plus, n'était pas un révolutionnaire, consacra aussi une de ses meilleures pages à une autre terroriste, la régicide Sophie Pérovska, que, dans une inspiration poétique, il appela « la sainte ».

C'est aussi un libéral et un adversaire convaincu du terrorisme, Pierre Strouve, qui a écrit les lignes suivantes : « Il faut enfin déclarer hautement et avec une précision solennelle que toute l'horreur, toute la tragédie historique, toute l'importance des meurtres qui ont été commis et que continuent à commettre les révolutionnaires russes, se résument dans ce fait : les auteurs en sont les meilleurs hommes de la nation, doués des qualités morales les plus hautes et des capacités intellectuelles prodigieuses » (1).

De quelle importance aussi ce fait incontestable que les terroristes de la première formation, ceux de la « Narodnaia Volia », furent en communion d'idées avec plus d'un écrivain russe, dont le critique et le publiciste Nicolas Mikhaïlovsky, qui exerça sur la littérature et la jeunesse russes une influence égale peut-être à celle de Sainte-Beuve, en France.

C'est lui, un des maîtres de la pensée russe, qui a écrit cette phrase mémorable : « Le mal existe et il faut lutter contre lui, lutter par des moyens parfois cruels et même terroristes. » C'est lui qui parla de la « machine déshumanisée » qu'est la vie des oppresseurs gouvernementaux, machine qu'il faut « briser ou enlever de la voie d'une manière quelconque ».

C'était la revue qu'il publiait en collaboration avec un autre grand écrivain, Saltykov-Stchedrine, c'étaient les *Mémoires*

(1) La revue *Osvobojdénié* (Emancipation), du 19 mai 1903.

de la Patrie (1), la revue la plus influente de ce temps, qui défendait et commentait, avec les réserves auxquelles l'obligeait la censure, le programme de la « Narodnaïa Volia ». Enfin, Mikhaïlovsky, ainsi que d'autres écrivains renommés, collaboraient dans les publications clandestines des terroristes. On sait actuellement qu'il fut même un des auteurs de la célèbre lettre adressée par le Comité exécutif à Alexandre III et que nous avons citée plus haut.

Enfin de quelle admiration, et même de quelle vénération sont entourés, en Russie, les noms des anciens terroristes, comme Lopatine, Véra Figner, Morosoff. Quand, sous la poussée du mouvement révolutionnaire, se sont ouvertes les portes de la forteresse de Schlisselbourg pour rendre à la vie libre ceux qui y étaient enfermés depuis plus de vingt ans, c'est avec enthousiasme que toute la société russe a accueilli les anciens terroristes Morosoff, Lopatine, Figner, Popoff, Frolenko, Wolkenstein, Ivanoff, Novodvorsky (2).

Se souvient-on, d'autre part, de la visite faite par la grande duchesse au meurtrier de son mari, Ivan Kalaeff, quelques jours après l'attentat. S'imagine-t-on un fait pareil ailleurs qu'en Russie? Comment cette visite pourrait-elle se produire s'il n'existait dans l'âme russe une certaine sympathie et un sentiment d'excuse pour les terroristes et leurs actes? « Je prierai pour vous », tels furent les derniers mots que la grande duchesse dit à Kaleff, en lui tendant un petite icone qu'il accepta par égard pour sa douleur.

Jamais la société russe n'a eu envers le terrorisme une attitude nette de réprobation semblable à celle qu'on a en Europe à

(1) Cette revue a été supprimée en 1884.

(2) Au moment de leur libération, un Comité se constitua pour venir en aide à ces « rescapés », à ceux qui, d'après l'appel de ce Comité, « furent les meilleurs et les plus énergiques combattants pour le bonheur du peuple », et que la révolution venait de faire sortir de leur tombeau où ils étaient ensevelis vivants. Parmi les membres de ce Comité, qui afficha ainsi publiquement sa sympathie et son admiration pour les anciens terroristes, nous relevons les noms les plus célèbres comme ceux des historiens éminents Paul Miloukoff et V. Semevsky, du romancier Vladimir Korolenko, des poètes Pierre Weinberg et P. Jakoubovitsch (Melchine), du critique littéraire S. Wenguerov, du célèbre peintre J. Repine, de l'artiste Vera Kommissarjevskaïa, des publicistes Miakotine, Bogoutcharsky, Vodovozov, Prougnavine, etc.

l'égard des attentats anarchistes. Sans doute, la presse libérale aussi bien que celle de la réaction, a plus d'une fois protesté contre les meurtres politiques. Mais malgré toute la rigueur de la censure, les journaux avancés ne manquaient pas d'ajouter que tout le régime auto-bureaucratique y était pour quelque chose. Les véritables sentiments des éléments avancés de la société étaient si bien connus, que la réaction, étant à la seconde Douma en minorité et désirant mettre en embarras la majorité libérale, ne trouva rien de mieux que de lui proposer, à plusieurs reprises, de voter un ordre du jour blâmant les terroristes. Ce vote, elle ne l'a pas obtenu, la majorité s'étant refusée de discuter cette question. « Nous comprenons parfaitement, dit à ce propos un député de gauche, M. Alacheff, que les meurtres politiques sont le résultat des actes de répression du gouvernement dont gémit notre pays, et que la Douma est impuissante d'arrêter. Si la Douma était en mesure d'arrêter la terreur gouvernementale, les actes terroristes auraient cessé d'eux-mêmes et la droite n'aurait pas eu à en parler aujourd'hui. » (1).

Qu'on ne s'y méprenne pas : la seconde Douma n'a nullement voulu, comme l'a prétendu la droite, approuver par sa décision la terreur politique. La plupart de ses membres étaient des adversaires du terrorisme. Mais ils ne pouvaient pas envisager ce dernier en dehors des circonstances qui le font naitre et vivre. Ils ne voulaient pas lancer l'anathème contre les terroristes, alors qu'ils ne pouvaient rien contre le régime d'arbitraire irresponsable qui pousse toute une jeunesse à l'action meurtrière.

C'est ce sentiment d'impuissance envers le régime détesté qui engendre cet autre sentiment d'excuse et de sympathie involontaire pour les terroristes qui se dressent en justiciers du peuple et qui paient de leur vie pour enlever la vie à ceux qui personnifient le plus atrocement cet abominable régime.

Lisez, si vous voulez comprendre le véritable sentiment de la société russe à l'égard des terroristes, lisez ce passage que nous empruntons à un journal libéral et *antiterroriste* mais qui,

(1) Séance du 15/28 mai 1907.

paraissant à l'étranger, n'avait pas à compter avec les rigueurs de la censure :

« M. von Plehve pouvait parfaitement continuer sa politique pendant une, deux, cinq, dix années et peut-être plus longtemps encore. Nous n'avions aucune garantie du contraire. Mais voici que dans la rue apparaît un homme armé d'une bombe, et en un seul instant le ministre tout-puissant disparaît. Ce n'est que quand cet obstacle fut enlevé qu'on se demanda qu'elle voie il fallait désormais prendre. On s'avoua alors que la voie ancienne n'était pas la bonne, qu'il fallait, qu'il était indispensable de tourner à gauche. Tout le monde, le comte Mestchersky y compris, le proclama hautement... Quoi qu'on dise et quelque horreur on éprouve pour l'acte sanglant de Sazonoff, on ne peut se défaire de cette pensée que Sazonoff, qu'il ait agit consciemment ou non, que son moyen soit bon ou mauvais, a rendu un service énorme à la société et même à l'Etat (1) ».

* * *

Revenons à l'histoire du terrorisme. Nous avons vu quel rôle important la « Volonté du Peuple » attribuait à la terreur. Mais cette organisation ne pensait nullement que la terreur seule puisse suffire pour abattre l'autocratie et introduire dans le pays un régime de liberté et de justice. Elle se proposait de mener une propagande active dans la population et surtout parmi les travailleurs. Cependant, c'était l'action terroriste qui absorbait toutes ses forces et toute son énergie. Il n'en pouvait pas être autrement. En effet, l'action terroriste réclamait une telle tension d'esprit, une telle dépense d'énergie, elle faisait tant de victimes, nécessitait tant d'argent qu'il était impossible à l'organisation de disperser ses efforts. D'autre part, cette action si exclusive n'était à la portée que d'un petit groupement d'hommes décidés, capables à tout moment de sacrifier leur vie. Aussi, nombre de ceux qui aspiraient au même but qu'eux ne pouvaient participer activement à leur lutte et n'en étaient que des témoins à peu près inoffensifs. Quant à la masse populaire,

(1) L'*Emancipation*, nº 59, du 10 novembre 1904. Ce journal, qui paraissait sous la direction de M. Strouve, exprimait les idées et les vues du parti constitutionnel-démocrate (K. D.).

au nom de laquelle ils combattaient, elle restait tout à fait étrangère à leurs idées, à leurs aspirations et d'autant plus à leur lutte.

En somme, la « Narodnaïa Volia », qui n'était qu'une poignée d'hommes, avait engagé une lutte où seul le nombre pouvait réussir. « La terreur, dit celle qui en donna le signal (1), était un orage violent, mais dans un espace enfermé. Les vagues montaient haut, mais l'agitation ne pouvait pas se répandre. »

La « Narodnaïa Volia » succomba. Son grand coup, le meurtre d'Alexandre II, en 1881, fut pour elle-même un désastre, car ayant épuisé ses forces, il n'apporta pas les résultats espérés, ne provoqua ni un soulèvement populaire ni un changement dans la politique.

Décimée, persécutée, guettée par la trahison, impuissante de mener à bout ses entreprises, l'organisation continua encore à exister jusqu'en 1884 quand, après le meurtre retentissant du colonel de la gendarmerie, Soudeikine, elle disparut définitivement.

La réaction vers ce temps bat son plein. Elle devient offensive, s'attaque à toutes les réformes libérales du règne précédent, les mutile, les supprime, oppresse la pensée, réduit au silence la presse, persécute les zemstvos...

Dans la société c'est l'abattement, l'apathie. Tout au plus, les intellectuels se permettaient-ils de s'apaysaniser à la manière de Tolstoï. L'idée dominante, c'est plutôt la « non opposition au mal », prêchée par le grand romancier russe.

Par-ci, par-là, des efforts isolés sont faits pour reprendre la lutte terroriste. Rien ne réussit.

Cependant, alors que retentissent les derniers échos de cette lutte, quand tout, dans la vie publique, semble s'être endormi sous le souffle engourdissant de la réaction, un nouveau mouvement naît dans la *Russie souterraine*. C'est le mouvement ouvrier modelé sur celui de l'Occident et préconisé par le « Groupe de l'Emancipation du Travail », dont les membres les plus influents sont Georges Plekhanoff, Vera Zassoulitsch, Léo Deitch, Axelrod, tous anciens populistes ou terroristes.

(1) Vera Zassoulitsch, *Les Révolutionnaires de la bourgeoisie.* (*Sociale Démocrate*, nº 1, 1890.)

« Le mouvement révolutionnaire ne triomphera en Russie qu'en tant que mouvement ouvrier », proclame Plekhanoff, en s'inspirant de la doctrine marxiste dont il est le propagateur inlassable. Les intellectuels seuls, disait Plekhanoff, sont impuissants à accomplir une révolution, quels que soient leurs moyens d'action. D'autre part, ils ne peuvent pas espérer organiser et soulever la masse paysanne. L'expérience le leur a démontré avec une évidence indéniable. Il ne leur reste qu'à s'efforcer d'organiser la classe ouvrière, le prolétariat industriel dont les intérêts économiques le poussent aussi bien à l'association qu'à la lutte pour la démocratie, pour l'émancipation politique. Le progrès économique, le développement inévitable du capitalisme, ajoutait Plekhanoff, assure au prolétariat qui ne peut que grandir en nombre, un rôle toujours plus considérable dans la vie nationale. Toutes les conditions de son existence font de lui la classe la plus directement intéressée à la disparition de l'absolutisme et la seule qui peut donner la force nécessaire à la lutte contre l'autocratie. » Appuyées par la masse ouvrière, les revendications politiques des éléments avancés de notre société trouveront enfin la réalisation depuis si longtemps désirée. Mais « sans une action sérieuse dans le milieu ouvrier et, par conséquent, sans un appui conscient des organisations ouvrières clandestines, les exploits les plus audacieux des terroristes ne seront que des brillantes sorties et pas plus. L'ennemi n'en sera qu'atteint, mais pas écrasé (1)... ».

Cependant, Plekhanoff et ses amis, malgré leurs attaques contre la tactique de conspiration, ne déconseillaient pas entièrement l'action terroriste. « Nous ne nions nullement, déclare Plekhanoff, le rôle important de la lutte terroriste dans le mouvement libérateur contemporain... La propagande dans le milieu ouvrier n'en écartera pas la nécessité, mais lui créera des chances nouvelles et inconnues jusqu'à présent. »

Ce n'est que plus tard que le groupe de Plekhanoff prit une attitude nettement opposée au terrorisme lequel, selon les social-démocrates — c'est ainsi que s'appelèrent les disciples de Plekhanoff — ne pouvait que détourner du mouvement ouvrier

(1) *Nos Dissentiments*, par G. PLEKHANOFF, 1884.

les meilleures forces intellectuelles sans les employer assez productivement ailleurs.

Ce mouvement, au bout de quelques années de propagande, avait pris des proportions inespérées. Les social-démocrates triomphaient. Ils pouvaient considérer qu'ils avaient fait sortir le mouvement révolutionnaire russe du cercle vicieux où il s'était engagé en lui donnant une base populaire qu'il n'avait pas jusqu'alors.

Dans toutes les grandes villes se constituèrent des groupes ouvriers, des cercles d'études, des syndicats clandestins. Les grèves, fort rares auparavant, devinrent de plus en plus fréquentes, attestant une vaste agitation dans le prolétariat russe.

Ce mouvement, qui avait au commencement un caractère plutôt économique, ne tarda pas de s'imprégner des tendances politiques. Le gouvernement en s'opposant de toute sa force répressive à ce mouvement, ne fit qu'accélérer cette évolution, espérée et escomptée par la social-démocratie. La propagande de celle-ci n'en fut rendue que plus féconde. Son influence sur le prolétariat devint décisive.

La foi révolutionnaire renait alors dans « l'intelligentzia ». Elle sort de sa torpeur. Un vaste mouvement se dessine dans la jeunesse universitaire qui adopte avec enthousiasme les idées de Marx prêchées par la social-démocratie. La politique universitaire du gouvernement ne lui fournit que trop d'occasions pour manifester son mécontentement et son esprit révolutionnaire. Sur la base des intérêts académiques, elle engage une lutte contre le gouvernement, en se servant dans ses protestations de cet arme essentiellement prolétarienne, qu'est la grève.

Les deux mouvements, ouvrier et universitaire, se propagent, se généralisent, se rapprochent et s'affirment de plus en plus dans leurs tendances politiques et tendent sensiblement à concerter leurs efforts vers le même but : l'abolition de l'autocratie.

Le gouvernement, sans entreprendre aucune réforme, en s'enfonçant, au contraire, plus profondément dans la réaction, n'use envers ce mouvement que de la répression. Pour la simple participation aux grèves, les ouvriers sont emprisonnés et déportés. L'administration se mêle dans tous les conflits pour

protéger le capital contre le travail. Il arrive souvent que la police contraint les ouvriers par force de reprendre le travail. Toutes les grèves plus ou moins importantes finissent par des massacres horribles...

Quant aux étudiants, on les déporte par centaines. La police et les troupes campent dans les universités. La moindre manifestation est réprimée avec la dernière violence.

En 1899 paraît un règlement qui, en violation de toutes les lois, autorise à punir les étudiants en les appelant, sans distinction d'âge et d'état de famille, au service militaire. Mais le gouvernement ne se décide d'appliquer ce règlement illégal que deux années plus tard. Au commencement de l'année 1901, cent quatre-vingts étudiants de l'Université de Kieff sont renvoyés à la caserne. Cette mesure provoque l'indignation générale. Les étudiants, encouragés par la sympathie active de la plupart de leurs professeurs et de toute la société, manifestent contre le gouvernement et font presque partout s'interrompre les cours.

Dans cette atmosphère d'effervescence, d'indignation, d'exaspération, retentit de nouveau un coup de feu : l'étudiant Karpovitsch tue le ministre de l'instruction publique Bogolépov (1).

Karpovitsch, comme il y a vingt-cinq ans, Véra Zassoulitsch, est un isolé et agit en dehors de tous les partis, sans aucun complice, inspiré uniquement par l'indignation générale. Son acte aussi a l'importance et la signification de celui de Véra Zassoulitsch. C'est un nouvel appel au terrorisme qui reprend pour se prolonger jusqu'à nos jours.

* * *

Sous l'impulsion directe de l'acte de Karpovitsch, qui est accueilli avec satisfaction dans presque tous les milieux, le mouvement révolutionnaire redouble d'audace et d'intensité. Dans toutes les villes universitaires ont lieu des manifestations formidables. Le sang coule à Saint-Pétersbourg, à Kharkoff, à Kieff. Les écrivains, les journalistes, les professeurs protestent contre la répression sauvage. L'orage révolutionnaire semble

(1) Le 14/27 février 1901.

s'approcher. L'impression à l'étranger est telle que plusieurs journaux annoncent la révolution en Russie.

Encore un attentat se produit, celui de Lagovsky contre Pobédonostzeff, qu'on considère dans la société comme l'inspirateur de la réaction. Lagovsky non plus n'appartient à aucune organisation et n'agit que sous sa propre impulsion. A Saint-Pétersbourg, où il est venu de Samara pour commettre son acte, il n'a point d'amis ni de connaissances. Trois jours et nuits, il rôde dans la ville, n'ayant ni où coucher ni quoi manger. A bout de forces, ne pouvant pas parvenir jusqu'à Pobédonostzeff, il tire dans la fenêtre de son bureau au moment où il croit l'ancien procureur du Saint-Synode à sa table de travail.

Ainsi renaît la terreur rouge.

La social-démocratie, dont l'influence est prépondérante dans le mouvement révolutionnaire, voit avec joie dans ces premiers actes terroristes des symptômes incontestables de la croissance de l'énergie révolutionnaire. Mais elle persiste dans son attitude d'opposition au terrorisme, envisagé en tant que moyen systématique de lutte. Elle prêche toujours et avec plus d'insistance que jamais la propagande dans la masse et l'organisation du prolétariat.

Cependant, au bout de la même année 1901, se constitue un nouveau parti, celui des « socialistes-révolutionnaires », où entrent tous les groupes épars qui sont restés fidèles aux traditions de la « Narodnaïa Volia », ainsi que les anciens membres de cette organisation terroriste. Ce parti proclame la nécessité de reprendre la terreur rouge en réponse à la terreur blanche du gouvernement. Lui aussi aspire à l'organisation des masses et surtout de la population rurale restée en dehors de l'influence de la social-démocratie. C'est au peuple que les socialistes-révolutionnaires imposent le devoir et la tâche de conquérir un régime de liberté. Mais ils préconisent la terreur comme un moyen de lutte qui peut faciliter au peuple cette tâche, en désorganisant le gouvernement et en le rendant responsable au moins de ses actes les plus iniques. La terreur s'impose, disent-ils, et ils allèguent la reprise de l'action terroriste par des isolés, tels Karpovitsch et Lagovsky. Or, affirment-ils, menée par une organisation suivant un plan déterminé, la lutte terroriste fera moins de victimes et sera plus fructueuse.

Le parti socialiste-révolutionnaire créa donc, dans son sein, une « organisation de combat », chargée d'accomplir des actes terroristes. Ce fut ce groupement terroriste qui organisa et exécuta les meurtres du ministre de l'intérieur, M. Sipiaguine, en avril 1902 du gouverneur d'Oufa, M. Bogdanovitsch, en mars 1903, du ministre de l'intérieur, M. Plehve, en juillet 1904, du grand-duc Serge, en février 1905, du gouverneur général de Moscou, M. Schouvalov, en juillet 1905.

Dans les déclarations de ce parti et dans les procès de cette organisation, nous retrouvons les mêmes affirmations que nous avons vues se produire lors de la « Narodnaïa Volia ». Les terroristes de la nouvelle formation, comme ceux d'il y a vingt ans, n'envisagent la terreur que comme un moyen provisoire, qui n'a sa valeur et sa justification que dans les conditions existantes de l'arbitraire et du despotisme. Eux aussi commencent pour la plupart leur carrière par la propagande pacifique et ne désirent qu'arriver à un régime où toute violence serait, non seulement inutile, mais criminelle. Voici par exemple, ce qu'a déclaré, à son procès, le célèbre Guerchouni, le chef de l'organisation du combat :

« Les circonstances de ma vie personnelle se sont disposées de manière à me préserver, dans ma jeunesse, de ce que vous appelez les « erreurs ». Le milieu où je vécus me fit apprendre qu'il fallait, avant de s'occuper de choses publiques, s'instruire, connaître la vie, acquérir une situation. Il me semblait que sans faire sacrifice de sa vie personnelle, et n'usant que des moyens légaux, on pouvait être véritablement utile au peuple et, lentement, mais solidement bâtir avec lui, l'édifice de son bonheur futur. Des circonstances favorables firent accompagner d'un certain succès extérieur nos efforts pour instruire le peuple. Mais plus notre action civilisatrice s'étendait, plus j'approchais les véritables besoins du peuple et les conditions dans lesquelles il nous était permis de les satisfaire, plus je me persuadais que nous ne pouvons servir le peuple que très mal et hypocritement, si nous ne voulons pas entrer en conflit avec le pouvoir gouvernemental.

« Le gouvernement n'est pas le seul responsable des maux terribles qui pèsent sur le peuple travailleur. Mais c'est sa faute

à lui s'il se trouva être un mur qui sépare le peuple de ceux qui considèrent de leur devoir et ont pour but de leur vie de servir véritablement le peuple. Lui seul est responsable de ce que les partisans des moyens légaux se trouvent dans l'impossibilité d'apporter à la classe ouvrière la vraie lumière de la science, de ce qu'ils sont obligés de lui mentir et de faire des hypocrisies et de ce que les meilleurs hommes ne peuvent d'aucune manière l'approcher...

« La terreur n'est pas un élément indispensable de l'action de notre parti. Pour comprendre son origine, ainsi que son importance, il faut savoir comment et quand le parti est arrivé à considérer son application comme inévitable. Le mouvement ouvrier qui, avec le développement de l'industrie, se forma dans les années 90, avait, au commencement, un caractère presque exclusivement économique. Cependant le gouvernement entreprit contre lui des représailles terribles. Pour la participation à une grève ou à un cercle d'études, il faisait déporter les ouvriers dans les contrées les plus éloignées de la Sibérie. Les exigences de la vie avaient fait bientôt acquérir à ce mouvement un caractère politique. De plus en plus il s'étendait, en englobant les autres couches de la population — la jeunesse universitaire, les paysans, les intellectuels. Pour réprimer l'agitation grandissante de la jeunesse universitaire, le gouvernement n'a pas hésité à avoir recours au « règlement provisoire »... Tous les parents, tout le monde en fut indigné. Peut-être que vous aussi en fûtes révoltés en tant que militaires. Mais quel cas fit-on de cette indignation générale? Le gouvernement appliqua ce règlement. On aurait dit qu'il voulût exprès prouver au pays qu'il ne tenait aucun compte de l'opinion que le pays avait de ses entreprises et qu'il faisait fi des réclamations populaires. Alors éclata le coup de feu de Karpovitsch, qui fit ce que n'avaient pu faire les protestations pacifiques des différentes couches de la population. Avec le ministre Bogolépoff, fut aussi tué le « règlement provisoire ». Qui donc est coupable du meurtre Bogolépoff? Est-ce Karpovitsch, qui est venu après que le pays avait perdu toute espérance d'empêcher, par des moyens pacifiques, l'application de ce règlement, ou le gouvernement qui ignore, d'une manière provoquante, toutes les réclamations?

« Je le répète : autant qu'il y en avait la moindre possibilité, le parti ajournait le moment de s'engager dans la voie de la lutte terroriste. Ce ne fut que sous la poussée des violences commises par le gouvernement sur le peuple travailleur et les intellectuels, que le parti se trouva dans la nécessité de répondre à la violence par la violence... »

De même Balmachev, le meurtrier du ministre Sipiaguine, questionné par le président du tribunal, sur ses complices, fait la réponse suivante :

« La justice a besoin de connaître mes complices? Je suis tout prêt à les nommer. Mes complices, les voici : c'est le gouvernement russe avec le tsar en tête. Je demande et j'exige que ces complices soient ici, à côté de moi, sur le banc des accusés. »

Dans la proclamation lancée à propos du meurtre de Sipiaguine, qui fut le premier acte de l'organisation de combat, celle-ci fait une déclaration presque identique à celle de la « Narodnaïa Volia » :

« N'ayant aucune possibilité de réagir par un moyen pacifique quelconque contre les crimes (du gouvernement), nous, la minorité consciente, nous croyons non-seulement de notre droit, mais aussi de notre devoir sacré — et c'est malgré toute notre aversion pour des moyens pareils de lutte — de répondre à la violence par la violence... »

Les mêmes aveux et les mêmes déclarations, nous les retrouvons dans tous les écrits de ce parti et dans tous les procès des terroristes.

* * *

Plus encore que leurs actes et leur vie, c'est la mort des terroristes qui impose et les fait inconsciemment admirer.

« En enlevant à un autre homme la vie qu'il considérait comme dangereuse et funeste pour la patrie, — a dit de Sazonoff (1) son défenseur, le célèbre avocat Karabtchevsky, — il donnait volontiers en échange sa propre vie, jeune et pleine de force... Quel prix plus cher aurait-il pu proposer pour certifier toute la sincérité et tout le désintéressement des motifs qui l'avaient poussé à son acte? »

(1) Sazonoff avait tué le ministre de l'intérieur, von Plehve.

Sans le risque qu'il court, l'acte lui-même perdrait pour le terroriste de sa valeur. Dans la psychologie du terroriste, l'acte et le châtiment se confondent. Dans sa décision, la mort, dès le premier moment, l'embrasse aussi bien que la victime. Sa vie n'atteint son plein épanouissement que dans sa mort. L'exaltation qu'il lui faut pour accomplir son acte, il la conserve encore pour accueillir sa mort.

Combien sont-ils ceux qui, après avoir donné la mort, essayèrent de sauver leur vie?

Dans les cas extrêmement rares où le terroriste fléchit devant le martyre, c'est son acte qui s'en trouve atteint et diminué.

L'ouvrier Katchoura qui tira sur le gouverneur de Kharkoff, M. Obolensky, et fut condamné à la détention dans la forteresse de Schlisselbourg, défaillit ensuite et fit, comme on dit dans la langue officielle, « des aveux sincères ». Mais il a ainsi rayé son acte des annales terroristes. Le mépris qu'ont pour lui ses camarades, ils le rapportent involontairement aussi à son acte.

« Moussia était heureuse! » Ainsi résume l'incomparable psychologue Andréief, dans *Les Sept pendus*, l'état d'âme d'une terroriste condamnée à mort.

L'observation de Léonide Andréief est d'une vérité aussi frappante que terrible.

Mourir pour la cause! C'est presque le but de la vie. Mourir pour exalter d'autres à la lutte, pour donner tout le prix à son acte, mourir pour triompher dans sa conscience, pour protester une dernière et suprême fois, mourir enfin pour expier son acte...

Valérien Ossinsky, exécuté en 1879, comme auteur d'un attentat politique, écrit dans sa dernière lettre : « Nous ne regrettons nullement que nous ayons à mourir. C'est bien pour l'idée que nous mourons. Si nous avons un regret, c'est d'avoir à mourir presque exclusivement pour la honte de l'absolutisme aux abois et non pas pour une meilleure cause... »

Sophie Perovskaïa, qui participa à plusieurs attentats contre la vie d'Alexandre II et finalement à son meurtre, écrit aussi dans la dernière lettre à sa mère : « Je ne regrette nullement mon sort et je le reçois tout tranquillement. Depuis longtemps, je savais que tôt ou tard cela devait arriver et je m'y attendais.

Mais à vrai dire, ma chère maman, mon sort n'est pas si triste. J'ai vécu en accord avec mes opinions. Je ne pouvais pas vivre autrement. C'est pourquoi je vais accueillir avec une conscience tranquille tout ce que l'avenir me réserve. La seule chose qui m'opprime, c'est ton chagrin, ma mère chérie; cela seul me tourmente, et je ne sais pas ce que j'aurais donné pour te consoler. »

Lopatine, le principal accusé du dernier procès de la « Narodnaïa Volia », en attendant sa condamnation à mort, déclare avec fierté à ses juges : « Je ne regrette qu'une chose : c'est d'avoir fait trop peu. Je ne vous demande pas grâce. Je suis sûr que je saurai mourir aussi vaillamment que j'ai vécu. »

Le chef de l'organisation de combat, Grigori Guerchouni, dit aussi à ses juges :

« Depuis le moment où, à Kieff, on m'avait mis en fers, j'attendais tous les jours la fin. Neuf mois se sont passés depuis. C'est temps. Finissez donc votre œuvre. Le gouvernement a beau nous entourer de mystère, il ne pourrait pas cacher notre mort. Et ce qui pour moi personnellement retentira comme le son funèbre, sera le tocsin d'alarme pour la cause de la liberté pour laquelle nous avons combattu. Que tous ceux qui sont capables de s'inquiéter de la destinée de leur patrie martyrisée, que tous ils puissent se rendre compte par quel prix est maintenu le régime actuel. Quand ils verront que les uns sont conduits par ce régime, à l'échafaud, ils comprendront peut-être que c'est un crime de la part des autres de se tenir pendant ce temps les bras croisés et loin du champ de bataille. »

Condamné à la peine capitale, Guerchouni écrit encore à ses camarades : « Je sais que ma mort sera pour vous un coup terrible, mais je crois qu'elle ne sera pas inutile pour la cause. »

Quand enfin on lui fait apprendre sa grâce qu'il a refusé de solliciter, il lui est plus difficile de revenir de l'idée de la mort à la vie, qu'il ne lui était de passer de la vie à l'idée de la mort.

« Mourir pour ses opinions, c'est exalter à la lutte », dit dans une lettre à ses camarades le meurtrier du grand-duc Ivan Kaliaieff. Dans une autre lettre, adressée également à ses camarades, il écrit : « Depuis que je suis en prison, pas un seul instant je n'ai éprouvé le désir de conserver ma vie. Le bonheur que la révolution m'avait donné vaut plus que la vie et vous comprenez que ma mort n'en est qu'une très faible reconnaissance. Je considère ma mort comme une suprême protestation contre ce monde de sang et de larmes, et je ne puis que regretter de n'avoir qu'une vie pour la jeter comme un défi à l'autocratie. »

Mourir pour triompher! Kalaieff, ce type achevé de terroriste russe, a cette sensation au seuil de la mort. Quelques jours avant son exécution, il écrit à sa mère : « Il serait ridicule que je tâche à conserver ma vie à présent alors que je suis si heureux de ma fin. J'ai refusé la grâce et vous savez pourquoi. Ce n'est pas parce que j'ai gaspillé toutes mes forces physiques et morales. Au contraire, tout ce que la vie m'a donné, je l'ai conservé pour mon *triomphe final dans la mort.* »

Le même sentiment d'exaltation pour la mort qui s'approche, nous le trouvons dans la lettre à sa mère du jeune Gerchkovitsch, exécuté à l'âge de dix-neuf ans : « La mort, écrit-il à celle qui le pleure, me sera facile, j'allais même dire douce, s'il était permis de s'exprimer ainsi de la mort. Crois-moi, ma mère chérie, je suis tout à fait calme... Que vaut, en effet, ma vie, ma mort en comparaison de l'avenir qui s'approche et pour lequel tant de vies plus jeunes et meilleures que la mienne ont été déjà sacrifiées. Tu ne peux pas t'imaginer tout le bonheur que la mort peut donner... Comprends donc que je meurs pour la cause de la libération... Je meurs parce que je n'ai pas voulu être un esclave. J'avais assez de force pour ne pas craindre la mort, pour supporter, à deux reprises, la prison et la déportation, pour avoir enfin une attitude calme, fière et décidée devant le tribunal des bourreaux. J'aurai également assez de forces pour monter avec le même calme et la même fierté à l'échafaud. N'est-ce pas là un bonheur? »

Enfin, chez Siniavsky, le condamné à mort pour la conspiration récente contre le tsar, cette exaltation atteint son maximum d'intensité. Enfermé momentanément à la prison commune où le bruit de la vie, bien que réglementé et retenu, l'empêche de se préparer à la mort, il écrit à sa femme :

« Je ne sens pas que la mort soit si proche de moi... Je voudrais qu'on me ramène le plus tôt à la forteresse Pierre et Paul pour y rester tout seul, seul avec cette vision sublime qui

m'accompagne partout. J'ai appris à la forteresse à prier... Je comprends, à présent, la foi des hommes... Mes prières, je les adresse à cette sublime vision, qui, insensiblement, se transforme parfois en cette idée immatérielle que j'incarne désormais. La foi en cette vision m'a sauvé, non seulement d'une défaillance morale : elle m'a élevé aussi à la hauteur morale où je suis à présent... »

Seuls se décident à accomplir un acte terroriste ceux qui se décident à sacrifier leur vie. La mort, après cet acte, est pour certains une nécessité morale, un devoir auquel on ne peut et on ne doit se soustraire.

Le même Siniavsky, en pensant aux conséquences de l'attentat qu'il prépare, dit à sa femme : « Alors même qu'il me serait possible de m'enfuir, je ne le ferais pas. C'est un crime tout de même que je vais commettre. Ma vie doit en être l'expiation... »

Pour la terroriste Dora Brilliante, la terreur est la croix de martyr qu'elle ne porte que dans l'espérance d'en être délivrée par la mort. Et elle désire aussi ardemment sa propre mort que celle de l'ennemi. Au moment où son camarade Sazonoff est à son poste pour lancer la bombe qui, d'un instant à l'autre, doit réduire en morceaux le tout puissant Plehve, à ce moment, dans l'attente fiévreuse de cet instant, tout absorbée par la pensée de l'irréparable qui va s'accomplir, elle fait, à un de ses amis, cette confession douloureuse :

« Il m'est pénible de vivre ainsi... Je souffre à la pensée que c'est nous qui tuons... Pensez : nous, nous tuons... Sans doute, c'est l'ennemi... Mais nous faisons l'œuvre des meurtriers. Je sais bien, il faut tuer... Le sang est nécessaire... Oui, nécessaire... Mais laissez-moi mourir aussi... Ne me faites pas souffrir, laissez-moi mourir. Je ne puis pas vivre, je n'ai point de forces, point... »

La mort pouvait-elle effrayer cette terroriste qui, sur le champ de bataille même, ne pensait qu'à s'immoler ?

Si elle préparait des bombes, si elle participait aux attentats, ce n'était qu'avec l'espérance de payer, par sa propre vie, le sang versé.

« Elle voulait sacrifier sa vie. Elle voulait mourir, mais pas tuer. »

Elle n'était pas la seule dont on aurait pu dire cela !

Pour ces âmes exaltées, il n'y a que le terrorisme qui peut donner l'entière satisfaction de pouvoir *tout* sacrifier à la cause.

« Il faut vivre pour lutter. Mais lutter, n'est-ce pas mourir ? » dit Boris Michtchenko, qui trouva la mort en attentant à la vie de l'ancien gouverneur général de Moscou, l'amiral Doubassov.

Voici encore quelques extraits de la lettre de Ragozinnikova, la meurtrière de Maximovsky, le chef de l'administration pénitentiaire :

« Maman, marraine, mes chéries, mes bien-aimées ! Donnez-moi vos mains, je veux les serrer fortement, fortement... Il faut que vous sentiez votre Tola tout près, tout près, dans votre cœur même, et que tout devienne pour vous gai et lumineux... Maman ! Marraine ! Mes bien aimées ! Pardonnez-moi toutes les souffrances que je vous ai causées ! Je vous aimais... J'ai toujours désiré pour vous une vie joyeuse et belle... Et c'est moi qui la première y apportais du chagrin, de la douleur... Mais vous comprenez, n'est-ce pas, que c'était malgré moi ? Comme je me sens l'âme sereine, mes bien aimées ! En me retournant en arrière, je ne vois rien dont je puisse me repentir... Ainsi, vous apprendrez que je ne suis plus... Qu'est-ce qui vous causera le plus de chagrin ? La mort, en elle même, ne peut pas vous attrister : tôt ou tard, cela devait arriver... Sera-ce parce que nous ne nous sommes pas dit adieu ? Mais je ne veux pas « dire adieu »... Car, je serai avec vous, n'est-ce pas ? Oui ! vous sentirez ma présence, je ne vous quitterai pas !... Une chose encore peut vous chagriner : c'est que Tola est morte jeune et pleine de force. Mais... rappelle-toi, maman, Lalura... Qu'est-ce qui te consolait dans sa mort ? De savoir qu'il est parti *sans regrets*. Et moi... Je pars heureuse, forte.. Je la désire, je la désire ardemment... Je sais qu'en ce moment, je ferai plus de bien aux hommes par ma mort que par ma vie. Je regrette seulement de ne pouvoir donner « beaucoup »... Dis, maman, qu'est-ce qu'on peut donner de plus que sa vie ? Car l'être humain, c'est un monde si riche, si merveilleux... Il y a tant en lui, tout ce qui est dispersé partout dans la nature. Il est « tout » et il le donne...

» Et comme c'est bon de savoir qu'on donne « quelque chose » aux hommes !

» Je vous parle du sentiment avec lequel je pars... Vous avez vu quel est ce sentiment : heureux, serein, joyeux. Que ce soit là votre consolation. Rappelez-vous qu'il n'y a personne au monde de plus heureux que Tola ! »

Ce ne sont pas là seulement des paroles de consolation adressées aux êtres chéris. On y sent l'âme de Ragozinnikova sereine et heureuse à la pensée de l'acte qu'elle allait accomplir et du sacrifice qui devait s'en suivre.

Voici, enfin, la dernière lettre de Trauberg, dit « Karl », qui était le chef de l'organisation, dont Ragozinnikova faisait partie et dont les membres accomplirent encore les meurtres du général Mine, du procureur militaire Pavlov, du directeur de prison Ivanov et autres :

« On va nous « juger » dans huit jours, écrit Trauberg à son frère. Ce qui nous attend, je le sais d'avance. L'enquête préventive dure depuis cinq mois : j'ai donc eu assez de temps pour regarder dans le passé. Bien des fautes, bien des maladresses... Mais je sais que nos intentions étaient toujours les meilleures.

» Dans neuf jours, je n'existerai plus ; de loin cela peut paraître terrible, mais en réalité, cela n'est pas si terrible que cela. Je suis calme et tranquille et si ce n'était l'idée de la douleur que je cause à maman et à Hélène, je dirais même que je suis gai. *Car depuis longtemps, mon rêve était de finir ma vie sur l'échafaud.*

» Aujourd'hui, cette heure a sonné...

» Je ne regrette qu'une seule chose. J'ai rêvé de demander des comptes aux bourreaux de notre patrie. Ce rêve reste à l'état de rêve. Peut-être un autre plus heureux que moi prendra ma place...

» Que l'avenir soit radieux pour ma patrie malheureuse et pour la grande Russie ! Je souhaite à tous bonne chance dans la lutte ! Cette dernière année a été la plus belle de ma vie. *La fin sera plus belle encore* ! »

Ainsi, bien avant sa mort, Trauberg rêve de finir sa vie sur l'échafaud.

Chez lui, comme chez la plupart des terroristes, le désir de « sacrifier sa vie » se confond avec l'idée de sa mission.

On peut dire que dès le premier moment où commence l'exécution de son plan, ce sont deux vies à la fois que le terroriste veut immoler pour le triomphe de la cause.

C'est pourquoi son acte accompli, il attend tranquillement la mort et l'accueille avec la conscience nette d'avoir encore un devoir à accomplir.

Il meurt comme il tue : avec la même audace, avec le même sentiment de suprême abnégation. Après s'être décidé à tuer, il ne lui est plus pénible de mourir.

Perovskaïa, Kibaltchitch, Géliaboff, Michaïlov, Mychkine, Ossinski — tous ils meurent en héros, sans un mot de regret, sans un geste de défense. Soukhanoff aide ses bourreaux à lui mettre la chemise lugubre... Balmachev ajuste lui-même la corde autour de son cou... Kalaieff, d'après le témoignage du correspondant du *Daily Telegraph*, prie l'officier qui assiste à son exécution, de dire à ses amis qu'il meurt avec joie. Il demande seulement de hâter les préparatifs qui doivent mettre fin à sa vie...

Konopliannikova, Ragozinnikova, Mamaeva, Vénédictova, Nikitenko, Trauberg, Lebedintzev, Stoure, cette jeune fille de 18 ans, Anna Raspoutina, la mère de deux enfants, tous ils meurent avec le même courage, préparés d'avance à cette fin si triste, mais qui leur paraît si belle.

Voici, pour conclure, la lettre du supplicié Siniavsky, écrite par lui, à sa mère et à sa femme, quelques minutes avant son exécution :

« C'est la nuit du supplice. Trois condamnés, nous nous trouvons dans la même cellule, et tous nous écrivons... Deux soldats montent la garde sous la fenêtre et, derrière la porte, tout un peloton de soldats avec un officier... Il est facile et bon de mourir... Un sentiment serein remplit l'âme... Mes chéries, je vous envoie mon salut... Adieu... »

* * *

Il suffit de prendre contact avec ces faits et ces documents, pour comprendre à quel point s'est égarée l'opinion publique qui, depuis qu'elle a appris qu'un policier était mêlé aux attentats terroristes les plus retentissants, semblait croire qu'il n'y

avait dans le terrorisme russe que des inspirations policières.

Sans doute, le policier terroriste Azeff, se trouvant à la tête de l'organisation de combat, s'il dénonçait certaines conspirations et les faisait ainsi avorter, cultivait d'autre part le terrorisme dans le pays et lui donnait souvent des moyens de réalisation. Mais sa présence dans le parti terroriste modifie-t-elle en rien les origines de ce parti? Le terrorisme en devient-il moins un phénomène de la vie russe dont les causes se cachent dans les conditions politiques et économiques de tout un peuple? Etait-ce un Azeff qui pouvait inspirer à toute une jeunesse ce désir ardent de sacrifice, cette soif de mourir pour la cause, sans laquelle le terrorisme ne pourrait pas exister? De ce que Azeff était derrière eux, en résulte-t-il que les Sazonoff et les Kalaieff aient agi avec moins de désintéressement et d'abnégation? Balmachev et Kalaieff en moururent-ils moins pour la « cause »? Azeff pouvait bien armer leur main, leur conscience était armée d'avance.

Cependant, il est vrai que l'affaire Azeff porta un coup terrible au parti terroriste et aussi au terrorisme russe. Quoi qu'il fasse à présent, ce parti n'arrivera pas à dissiper l'ombre monstrueuse d'Azeff. Il ne suffit pas de porter des coups et de monter courageusement à l'échafaud. Il faut avoir l'appui de l'opinion. Or, le terrorisme a été déconsidéré par l'affaire Azeff. Et, désormais dans tout acte terroriste, l'opinion publique, à tort ou à raison, cherchera toujours quelques dessous policiers.

Ce qui est encore plus grave, c'est que l'affaire Azeff est venue au moment où le terrorisme russe cessa d'être en quelque sorte le terrible privilège d'une élite révolutionnaire. La masse même commença à le pratiquer et il est devenu chose trop ordinaire pour pouvoir désormais exalter l'héroïsme ni exciter l'admiration. Dans la tourmente de mort qui désole la Russie depuis quelques années, le terrorisme s'est trop généralisé pour pouvoir encore inspirer des larges sympathies. Sans doute, dans sa marche ascendante, il n'avait fait que suivre l'effroyable extension de la terreur gouvernementale. Il n'en est pas moins vrai que, privé d'un contrôle rigoureux et déchaîné à travers tout le pays, le terrorisme frappait souvent sans trop de choix, alarmant, à ses dépens, l'opinion publique. Il perdit l'empreinte

de tous ceux dont on a eu raison de dire qu'ils étaient d'une moralité supérieure, comme les Pérovskaïa, les Géliaboff, Sazonoff et autres. Enfin, et c'est là peut-être le point essentiel, à côté du terrorisme ainsi vulgarisé et sous le même drapeau révolutionnaire, il s'était abrité une espèce de banditisme qui ne peut inspirer que le dégoût. Peu importe qu'il soit combattu par les partis révolutionnaires dont il se réclame et qu'il n'ait rien de commun avec ce terrorisme dont les apôtres étaient les Vera Figner et les Guerchouni : dans l'imbroglio tragique de la vie russe, les distinctions sont si difficiles à faire... D'ailleurs, les protestations des partis intéressés, ne peuvent pas se produire publiquement, ces partis étant de nouveau obligés à se mouvoir dans le « souterrain », et le gouvernement en profite pour augmenter la confusion et attribuer au terrorisme des crimes qui n'ont rien à voir avec la politique et la révolution.

Il ne faut pas négliger non plus ce fait que les multiples exécutions qui semblent s'éterniser en Russie ont, pour ainsi dire, déprécié la mort, le suprême supplice que le gouvernement réservait avant aux terroristes seuls et, comme châtiment, pour les meurtres politiques les plus retentissants.

Enfin, pour si peu que ce soit, les conditions politiques elles-mêmes se sont modifiées en Russie. Et nombreux sont les révolutionnaires qui, ayant été des adeptes du terrorisme, se demandent actuellement s'il y a lieu de venger par des actes individuels le peuple qui semble prendre conscience de ses droits et serait de force à les conquérir lui-même.

END OF
TITLE